

Zeitschrift: Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport
Herausgeber: École fédérale de sport de Macolin
Band: 49 (1992)
Heft: 10

Artikel: Réflexions sur les JO de Barcelone (1992)
Autor: Weiss, Wolfgang
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-998073>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

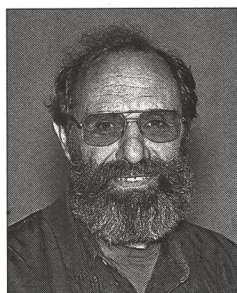
Réflexions sur les JO de Barcelone (1992)

Wolfgang Weiss, chef de la formation à l'EFSM

Traduction: Yves Jeannotat

Les lecteurs de MACOLIN savent que, en tant que rédacteur, je n'ai pas un penchant très prononcé pour les numéros à thème, sauf lorsque le sujet est suffisamment «général» pour intéresser une majorité. C'est le cas en ce qui concerne les réflexions de tous ordres faites par Wolfgang

Weiss après les JO de Barcelone. Dans les pages qui suivent, elles sont entrecoupées ou complétées par des observations et des analyses techniques des maîtres et autres membres du personnel de l'EFSM qui l'accompagnaient. (Y.J.)



Il est relativement facile de méditer sur un sujet. Mais qu'il est difficile, au début du moins, de mettre sur le papier le fruit de ses réflexions! Les organisateurs des Jeux

olympiques de Barcelone, eux, sont au bout de leur peine. Ce qu'ils ont écrit dans la matière déborde de grandeur. Majestueuse Plaça d'Espagne à la lumière du petit matin, brusque montée vers Montjuïc, palais luxueux, jardins multicolores, salles et terrains de sport aux dimensions proches de la démesure, foule agglutinée et charriée dans le courant et à contre-courant par le grand fleuve olympique: «Où es-tu, mon petit pays? Déjà je sens monter en

Musée en plein air

«Posat guapa» (fais-toi belle !) a été la devise de Barcelone pour la décennie 1981-1991. Plus de 150 places et parcs ont été créés ou réaménagés, donnant de nouveaux espaces à la vie publique et améliorant la qualité de la vie dans la cité catalane. Des oasis de calme au cœur de la métropole trépidante: quelques bancs, des sentiers oubliés à l'ombre des cyprès, des jeux d'eau aménagés en cascade, quelques ruines, des sculptures modernes jalonnent le chemin qui mène à la grande place située entre les vieilles façades du Stade olympique et celles, futuristes, du Palau Sant Jordi et font de la ville un musée de plein air à nul autre égal. (Urs Baumgartner)

moi une vague de nostalgie...» Mais je n'ai pas l'habitude de m'appesantir sur mes propres états d'âme.

*

Les jets d'eau des fontaines me rappellent que tout ce qui monte doit inévitablement redescendre. Cette image me rassure en quelque sorte au moment où, sous la chaleur humide, j'aborde l'ascension de l'interminable rampe d'escaliers. Renonçant à emprunter toute forme de remontée mécanique, j'ai tenu à gravir à pas mesurés, sans précipitation et à la force du jarret, l'Olympe des temps modernes. Sentant une petite faim, je pris même le temps de chercher quelque chose à me mettre sous la dent. Mais je butai désespérément de Coca-Cola en Coca-Cola. Moi qui n'aime pas le Coca-Cola! Ne trouvant rien d'autre, résigné, je finis par m'arrêter à un stand Coca-Cola et j'y trouvai, à ma

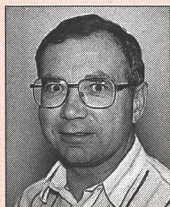
grande surprise, des sandwiches, des barres énergétiques chocolatées Mars et de l'eau minérale. Cette association me convenait parfaitement et c'est le cœur léger que je tendis mes pesetas à une ravissante jeune fille au tablier... Coca. Réflexe de Suisse? Reprenant mon chemin, je me mis aussitôt à calculer: 6 francs le sandwich, ce n'est pas donné! Je me souvins alors que Coca-Cola était un des sponsors principaux des JO. Or, un sponsor n'est pas un mécène et il compte bien rentrer, au détour du chemin, en possession de l'argent qu'il a, en apparence, si généreusement investi. Les choses étant claires, il ne s'agissait pas de laisser s'émietter mon sandwich. Je le dégustai donc avec un plaisir proche de la jouissance...

Il était temps maintenant d'entrer à l'intérieur du sanctuaire: le stade! Je dus patienter un peu – pas trop – et c'est de bon cœur que je laissai les jeunes volontaires, souriants et très aimables, inspecter mon sac et mes affaires. Je me demandai pourtant si ce genre de fouilles était bien nécessaire, du moment que Samaranch en personne avait, selon les dires, conclu une sorte de trêve olympique avec les gens de l'ETA! Ces derniers ont tenu parole et ils s'y sont retrouvés! Dommage qu'on n'ait pas pu faire de même avec les citoyens de l'ancienne Yougoslavie écartelée de toute part. Elle a tout de même envoyé ses sportifs à Barcelone, mais sans cesser de guerroyer. Ainsi, personne n'a troublé le site olympique....

*

Sous mon siège – comme sous celui de tous les autres spectateurs – une boîte en carton avait été glissée. Grâce

Les exigences de la «fête»



Les Jeux sont un ensemble de nombreuses – de trop nombreuses, préciseront d'aucuns – compétitions disputées au plus haut niveau. Peut-être est-ce ce côté démesuré qui, au contact de la douceur de vivre levantine, a donné naissance à la fête, une fête envoûtante et magique qui a mêlé tous les participants, sans oublier les habitants de Barcelone et de la Catalogne dans son ensemble. Celui qui n'a pas su accepter la forme parfois quelque peu outrancière qu'ont pu prendre ces festivités n'a peut-être pas pleinement réalisé l'ampleur des moyens et des coûts nécessaires à une telle manifestation. (Urs Baumgartner)

à elle, chacun de nous allait pouvoir jouer un rôle défini à l'avance. Par le biais du grand écran, déployé aux yeux de tous, nous étions ainsi à la fois sujets responsables et objets d'admiration: 70 000 unités agissantes, participant en commun à la régie finale d'un spectacle gigantesque dont nous formions le décor vivant, et ceci devant des dizaines et des dizaines de millions de gens du monde entier, plantés devant leur télévision. De quoi justifier le frisson qui courait dans mon dos. Mais, pour la première fois, j'entrai aussi en conflit avec moi-même: n'étais-je pas poussé, ainsi, à m'identifier contre mon gré à cette forme d'olympisme très particulière? Le masque qu'on me deman-

dait de mettre sur mon visage ne faisait-il pas, de moi, le pion anonyme d'une gigantesque manipulation de masse?... Pion poussé par qui, en fait?...

Mais finalement, ce qui était en train de se passer, dans ce stade, ne me déplaisait pas et je me sentis même fier d'y tenir une place, sans que je puisse toutefois empêcher de sentir monter en moi, par saccades, une sorte de répulsion à l'idée d'être emporté par le puissant courant du CIO. Mais à quoi bon? Il était trop tard! Ma place avait été réservée; je m'y étais assis; je n'allais pas jouer les perturbateurs; je n'avais plus le choix!

*

Je fus pris d'une grande émotion lorsque l'interminable défilé des nations (plus de 170) commença à pénétrer dans le stade. Elles étaient toutes venues. Toutes s'étaient déclarées d'accord de lutter dans un même cadre, les unes contre les autres et en respectant des règles communes. C'était bien ainsi! Même si elle se résume à peu de choses, cette volonté de faire un bout de chemin ensemble en progressant dans la même direction me redonnait espoir. La plupart se comprenaient à peine, voire pas du tout, mais tous obéissaient aux mêmes règles. On imagine que j'aie été un peu déçu lorsque je vis celui qu'on avait chargé d'en faire la promesse, une frange du drapeau olympique serrée dans la main, être obligé de sortir un feuillet pour retrouver ses mots. Qu'y avait-il de si difficile à dire? Qu'il s'engageait au nom de tous, sur son honneur? Avait-il peur d'être trahi? Puisqu'ils étaient tous venus, puisqu'ils étaient tous là, prêts à lutter au mieux de leurs possibilités pour la meilleure place et même, dans certains cas, pour la victoire!... Quant au reste, quant aux autres problèmes, les organisateurs et le CIO allaient déjà bien faire ce qu'il fallait pour leur trouver des solutions. C'est peut-être ce point, d'ailleurs, qui donne lieu au véritable embarras: on dicte aux sportifs ce qu'ils ont à déclarer et on aimerait qu'ils le disent le mieux possible. Mais voilà, un sportif n'est pas nécessairement un orateur. On s'en est rendu compte... souvent!

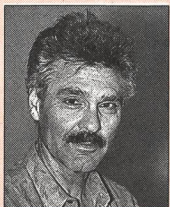
*

Les organisateurs ont sans doute très tôt réalisé que le sport manquait d'assises culturelles. Ils ont donc décidé de se servir de la cérémonie d'ouverture pour introduire la culture dans le stade. Recouverte d'un tapis bleu, la pelouse s'est transformée en une scène grandiose ouverte au théâtre historique et traditionnel de la Catalogne et de l'Espagne. Eblouissante démonstration!



La culture entre dans le stade...

Barcelona !



Jeux olympiques! Ils ont le pouvoir de remodeler une ville, et pas seulement pendant leur éphémère durée: routes et lignes de chemin de fer sont tracées, des quartiers entiers émergent, issus du néant, les installations sportives poussent comme des champignons. Les uns pensent que l'on investit au mauvais endroit, alors qu'on a tant besoin de logements à loyer modéré et de places de jeu pour les enfants.

D'autres sont éblouis par l'audace architecturale des nouveaux bâtiments et louent le développement du métro et l'aménagement de nouvelles voies d'accès.

La ville est également devenue, pour un temps, le creuset dans lequel se mêlent races et nations. Certains pensent que ces flots de touristes passagers ne sont que source de désagréments, charge inutile pour l'Etat et la ville, agression contre l'environnement. Mais, pour la majorité, cette tentative de rassembler dans la fraternité et la paix des gens venus de toute la planète constitue une gageure enthousiasmante. (Hans Altorfer)



Hardiesse et maîtrise de l'évolution surdimensionnée des formes et des mouvements. Dommage, en fait, que les sportifs n'aient pas pu voir ce spectacle, leur tour n'étant pas encore venu de pénétrer dans l'enceinte. Lorsqu'ils furent là, par contre, on tira sur eux un voile géant muni des cinq anneaux entrelacés. Les sportifs avaient disparu. Seule «Olympie» restait visible. Qu'ont-ils bien pu penser là-dessous, cinq longues minutes durant? J'étais bien content de ne pas m'y trouver. De toute façon, je déteste être «enrôlé». Réorientant mes pensées, je finis par me dire que ce qu'on venait de montrer n'était en fait rien d'autre que le symbole de la communauté olympique: un toit protecteur et non un piège...

La cohabitation du sport de haut niveau et de la culture élitaine suppose, de part et d'autre, des concessions importantes. J'avoue avoir eu de la peine à m'y plier. Quelques idées pernicieuses traversèrent même mon esprit, alors que les trilles des airs d'opéra mon-

taient en s'enroulant vers le ciel étoilé: pourquoi ces chanteurs, ces chanteuses, sopranos, ténors ou barytons, du moment qu'ils avaient accepté de venir à la rencontre du sport, n'en auraient-ils pas adopté la première des exigences olympiques: la compétition? Qui pourrait, par exemple, «monter» le plus haut? Tenir le contre-ut le plus longtemps? Dérouler des arpèges complexes en accélérant la cadence et sans fausses notes? Je suis persuadé que la foule amassée dans le stade aurait réservé aux vainqueurs de ces défis la même ovation qu'aux champions, quelques jours plus tard.

*

Mais redevenons sérieux! A chacun son métier! Les uns ont appris à narrer mélodieusement la grandeur, les malheurs, les passions, les joies et les tristesses de l'être humain; d'autres à lutter pour la victoire et le record qui font date dans les annales de l'Olympisme tout en suscitant les réactions les plus

contradictoires et en réveillant toute la gamme des sentiments chez ceux qui les regardent...

La mer agitée sur laquelle se sont affrontés le bateau de l'espoir et le monstre maudit fut la reconstitution artistique géniale d'une péripétie de la tradition; les sportifs, eux, étaient impatients de tisser, ici et maintenant, la trame d'une nouvelle épopée gigantesque et bien à eux.

*

Que de réflexions, que d'analyses en perspective! La chaleur montait en moi et elle atteignit son paroxysme au moment où l'archer lâcha sa flèche incandescente dans les airs, en une courbe harmonieuse et précise, faisant jaillir de la vasque, à son aboutissement, la flamme! Les stratèges de la soirée avaient osé mettre en scène un geste audacieux, courageux et digne du symbole sans doute le plus significatif des Jeux olympiques. Je fus content, en quittant le stade, de retrouver le balancement de la foule. Me laissant transporter par elle, j'allais pouvoir remettre un peu d'ordre dans mes pensées...

Les Jeux

Lorsque débutèrent les compétitions, j'étais loin d'être vraiment libéré. D'autant que la chaleur, le bruit assourdissant, les gens... Une chose pourtant se confirmait: entre les «Jeux» et «moi», le courant ne passait pas encore. C'était un peu comme si j'avais été pris à la gorge: non seulement je ne savais pas ce que «je pouvais faire», mais – et cela me semblait pire encore – j'avais l'impression d'ignorer le sens profond de ce déploiement et quel rôle j'aurais éventuellement à y jouer...

Il était impératif que, dans un premier temps, je me contente de «regarder» et de «voir» ce qui se passait, et ceci autant que possible sans parti pris. Petit à petit, je pris conscience que je ne pourrais assister à un concours sans esprit critique. Selon le rôle avec lequel j'avais choisi de m'identifier, j'entrais en conflit avec tous les autres: spectateur, maître de sport, fonctionnaire fédéral «chargé de promouvoir le sport»: autant de situations qui me faisaient voir les choses sous un éclairage différent...

Le spectateur...

Dans la peau du simple spectateur, j'acceptai d'abord béatement tout ce qui m'était proposé. J'en jouis au maximum de mes possibilités. Je n'avais qu'un critère de références à évoquer: j'aimais ou je n'aimais pas!...

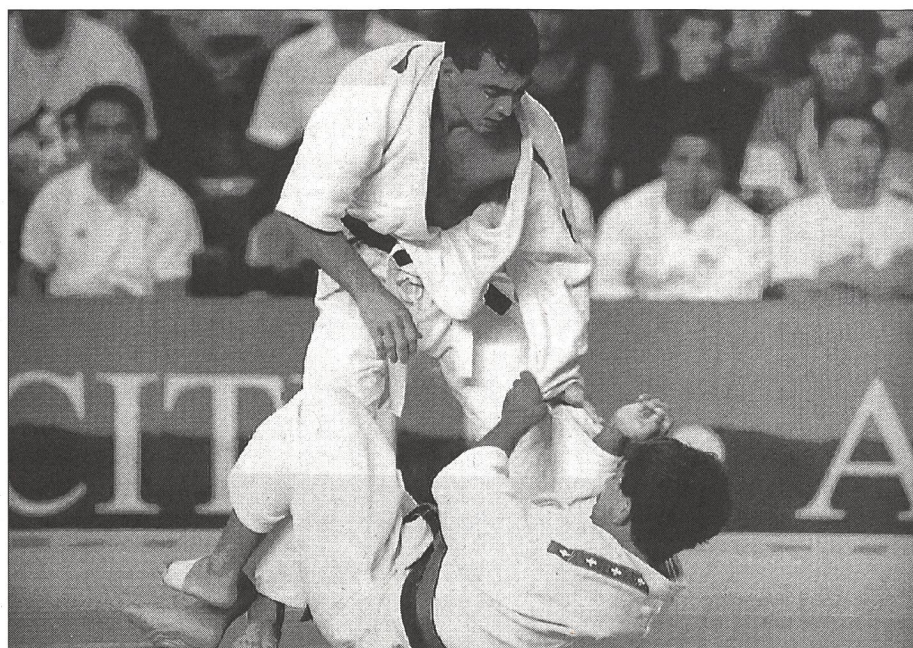
*

Dans cet ordre d'idées, le tennis me plut! Mais je fus pourtant un peu gêné,

au début du match qui opposait Hlasek à un rival canadien, de ne compter que deux autres spectateurs à mes côtés alors que, sur le court, six garçons couraient avec application après les balles, et neuf juges de ligne se concentraient sur le point d'impact de ces dernières. Par ailleurs pourtant, j'appréciais avec délices les échanges les plus brillants, la mouvance des états psychiques, les choix tactiques géniaux parfois, la maîtrise de toute la gamme des éléments techniques. Au terme des trois premiers sets, qui avaient duré 2½ heures, je décidai pourtant de m'en aller. Il était 13 heures et la chaleur devenait insupportable... Les deux joueurs, eux, allaient poursuivre leur effort pendant deux autres heures encore. Ils y sont habitués, c'est vrai! Je fus content d'apprendre que Hlasek l'avait emporté face à un adversaire brouillon et pas toujours très fair play.

*

Quelqu'un m'a expliqué les règles du judo et, en particulier, que les concurrents «doivent» y faire preuve d'agressivité s'ils ne veulent pas être sanctionnés



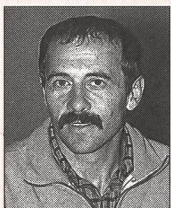
Sur le dos, le Suisse Schaffter arrive au bout de son parcours olympique.

par l'arbitre. J'en ai vu ainsi qui, parce qu'ils se sentaient trop faibles, se contentaient de faire semblant d'attaquer alors que d'autres, les «maîtres», tel le vainqueur japonais par exemple, saisis-

saient avec une maîtrise tranquille leur adversaire pour le mettre sur le dos. Le Japonais auquel je viens de faire allusion a gagné. Il a mérité sa victoire!...

Chez les femmes, c'était un peu différent. En les voyant se précipiter l'une sur l'autre, je fus d'abord un peu irrité. Cela ne correspondait pas, en effet, aux clichés solidement établis que j'avais d'elles. Mais je réussis à m'en libérer partiellement et j'éprouvai même, alors, de la satisfaction à voir qu'elles pouvaient être agressives physiquement, et non pas seulement verbalement... En fait, elles combattaient aussi bien que les hommes. Je fus quand même relativement contrarié lors du dernier tour. Les deux finalistes n'y ont rien fait de bien! Si j'avais pu, je leur aurais dit d'arrêter, de se reposer et de recommencer le lendemain. L'arbitre et les juges eux-mêmes n'étaient pas d'accord entre eux, les deux combattantes ayant accumulé le même nombre de pénalités, alors qu'aucune n'avait pu obtenir le moindre point de bonification. Finalement, un des juges fit signe que, selon lui, «la blanche» (c'était la couleur de la ceinture) avait été la meilleure; mais l'autre désigna «la rouge». Il appartenait dans ce cas à l'arbitre (une femme en l'occurrence) de départager. Son choix se porta sur «la blanche», et c'est donc elle qui reçut la médaille d'or. Pour ma part, je pense qu'elle ne l'avait pas méritée. Mais peu importe, en fait, que le combat ait été bon ou mauvais, puisque la médaille devait aller à quelqu'un!... Je sentis un nouveau sentiment de frustration monter en moi: certes, j'avais le droit de regarder, d'applaudir, de crier, de siffler ou de protester en frappant des pieds sur le sol, mais mon avis de spectateur en restait là, égaré; comme si je n'avais pas existé...

«Chaud», le judo!



Le Palau Blaugrana est une magnifique salle d'une capacité de plus de 6000 spectateurs assis et comprenant deux surfaces de compétition. Le public est venu en nombre assister à la compétition, appréciant les beaux gestes techniques, manifestant sa désapprobation lorsque la qualité du spectacle proposé devenait douteuse. Il est naturel qu'on encourage les athlètes de son pays. Par contre, lorsqu'on se met à siffler et à conspuer systématiquement l'adversaire pour le déconcentrer, l'arbitre et les juges pour les intimider, on s'écarte du domaine de l'esprit sportif. Un jour, j'ai assisté à un combat entre un Suisse et un Espagnol: chaque réussite du premier provoquait les huées de la foule. Malgré cela, à ma grande surprise, j'ai été complètement pris par l'ambiance des compétitions: j'ai vibré lors des combats, j'ai réagi aux notations ou aux décisions arbitrales, discuté avec mes voisins des combats, échafaudé des explications... Lors de ces compétitions, il y a eu des instants d'émotion mémorables:

- Les bonds de joie de la concurrente italienne réalisant, après une prise particulièrement réussie, qu'elle allait à coup sûr obtenir une médaille;
- La douche froide prise par une Allemande qui, d'abord sûre de la victoire après avoir entendu «Ippon» (notation maximale), vit la note attribuée à son adversaire;
- La rage avec laquelle un Danois et un Français jetèrent leurs ceintures après avoir nettement perdu leur combat, et cela au mépris des règles éthiques élémentaires du judo;
- La combativité extrême, touchant à la frénésie, d'une autre concurrente française tentant de rattraper son retard suite à une décision contestable de l'arbitre;
- La consternation d'une Israélienne qui, après un match nul, voyait l'arbitre accorder la victoire à son adversaire.

M'étant retiré de la compétition depuis une douzaine d'années, le fait de me retrouver dans ce contexte naguère familier, a réveillé ma nostalgie. Mais la connaissance des sacrifices que doivent s'imposer, aujourd'hui, les sportifs de haut niveau pour se préparer à de telles compétitions a eu tôt fait de me ramener sur le terrain de la réalité... (Max Etter)

Vainqueur par décision arbitrale

Le règlement actuel prévoyant un arbitre principal et deux juges de ligne actifs est très bon, car il garantit une certaine objectivité dans la notation.

Malheureusement, cette disposition ne permet pas de départager les athlètes à égalité ou les matches nuls. Dans ce cas, les juges-assistants doivent montrer, à l'aide d'un fanion, lequel des deux adversaires a été, d'après eux, le meilleur ou le plus combatif. S'ils ne sont pas unanimes, c'est l'arbitre principal qui tranche.

Un titre olympique fruit du hasard? Pourquoi ne pas introduire une nouvelle règle pour les finalistes? Par exemple, en cas d'égalité, prolonger le combat par tranches de quatre minutes (avec pause entre deux), jusqu'à ce que les concurrents arrivent à se départager. Le vainqueur serait alors réellement le plus fort, et pas celui qui sait s'attirer la sympathie de l'arbitre. (Max Etter)

Ce sentiment, je l'ai aussi ressenti au plongeon. D'ailleurs, je n'y ai pas compris la façon d'attribuer les points. Les sauts désignés comme les plus difficiles (note 3.0 au tableau électronique) me paraissaient être les moins attrayants. Par contre, le saut périlleux avant avec demi-vrille, que je trouvais de loin le plus beau, ne rapportait presque rien à ceux qui l'exécutaient. Je n'y suis pas retourné!

Tous font pratiquement la même chose et tout va si vite que je n'étais pas en mesure de saisir les nuances. Dans ce cas, pour sûr, je préfère de loin la télévision et ses ralentis: on n'y montre que les meilleurs et j'ai tout le temps de voir, de revoir et d'apprécier l'enchaînement harmonieux des mouvements. A la télévision, la beauté des corps est également mieux mise en valeur. C'est un fait, sous bien des aspects, le sport est plus captivant, plus agréable à regarder devant le petit écran que sur place. Tout y est conçu pour cela: sélection des meilleurs moments, gros plans, ralentis, répétitions... Pourtant, sachant qu'un Suisse était dans le concours, j'étais déçu une fois de plus de ne pas le voir apparaître. Pourquoi ne me le montrait-on pas? Parce qu'il ne faisait pas partie des meilleurs, tout simplement...

*

Au stade d'athlétisme, on avait dressé un écran géant. Ainsi, on pouvait découvrir ce qui nous avait échappé au

moment d'un concours. Sans lui, par exemple, je n'aurais rien vu du lancement du disque, parce que ma place était située de l'autre côté du stade, là où se trouvait l'aire du saut en hauteur. Heureusement pour moi! J'ai pu y admirer les décathlons à l'œuvre. J'ai vibré avec eux comme au temps où je concourais moi-même.

Les courses furent également passionnantes, notamment lorsqu'un concurrent inattendu parvenait à remonter de l'arrière. Mais je jugeais par trop sévère que, après un tel effort, classé dans le même centième de seconde que le troisième, il soit privé de la médaille de bronze parce que la photofinish prouvait qu'il y avait un «cheveu», un souffle entre lui et celui qui allait la recevoir. Une médaille de plus ou de moins, voilà qui n'est pas si important pour l'organisateur, alors que pour l'athlète, pour l'entraîneur, pour la fédération et le pays concernés... Si, par exemple, pour les deux centimètres qui lui manquaient, au lancement du poids, on avait remis une médaille à Werner Günthör, ça l'au-

rait quelque peu consolé, lui et la Suisse, si longtemps sûrs de décrocher le titre...

*

Au tennis, en double, je m'ennuyai tout comme à la gymnastique artistique, avec une petite réserve pour la barre fixe, où certains tentèrent parfois quelque chose de nouveau: des tours

Merci au COS

Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Barcelone! Cet adage bien connu n'a pas échappé aux 23 collaborateurs de l'EFSM qui ont pu assister aux Jeux, en bonne partie grâce au soutien du Comité olympique suisse. Chacun d'eux a pu se rendre dans la capitale catalane au moment où «son» sport était au programme, logeant à l'Ecole suisse, qui valait la peine d'être découverte elle aussi. Merci de tout cœur au COS! (Heinz Keller, directeur de l'EFSM)



Ne serait-ce que pour la beauté du geste et pour la poésie...

qui me firent penser à ceux des acrobates de cirque hissés sur leur trapèze. Avec deux ou trois barres plutôt qu'avec une seule, les gymnastes seraient sans doute capables de présenter des figures plus spectaculaires encore... Mais voilà que je raisonnais à nouveau comme un spectateur. En gymnastique artistique comme au plongeon, il faut bien finir par dire qui est le meilleur et, au plus haut niveau surtout, cette entreprise est si difficile pour les juges, qu'ils doivent bien pouvoir prendre appui sur certaines règles, même si elles gênent considérablement le déroulement du mouvement comme ce fut le cas au cheval-à-arçons par exemple.

Chez les filles, cette contrainte me parut plus évidente encore, lors des exercices au sol notamment. Je me suis hélas surpris à entrer moi-même, avec l'ensemble des spectateurs, mais contre

mon gré, dans le jeu du «saut final», un double salto en général, conclusion d'une série pourtant beaucoup plus plaisante vue dans son ensemble. Comme on le sait il s'agit, pour la gymnaste, lors de cette dernière cabriole, d'atterrir d'un bloc, pieds joints, sans le moindre petit pas en avant ou en arrière. Cet élément, accompagné chaque fois, selon qu'il avait été réussi ou non, par un cri d'enthousiasme ou de déception de la foule, fut l'un des seuls à faire l'unanimité chez les juges! Dans bien des cas, le moindre sursaut décida de l'attribution des médailles...

*

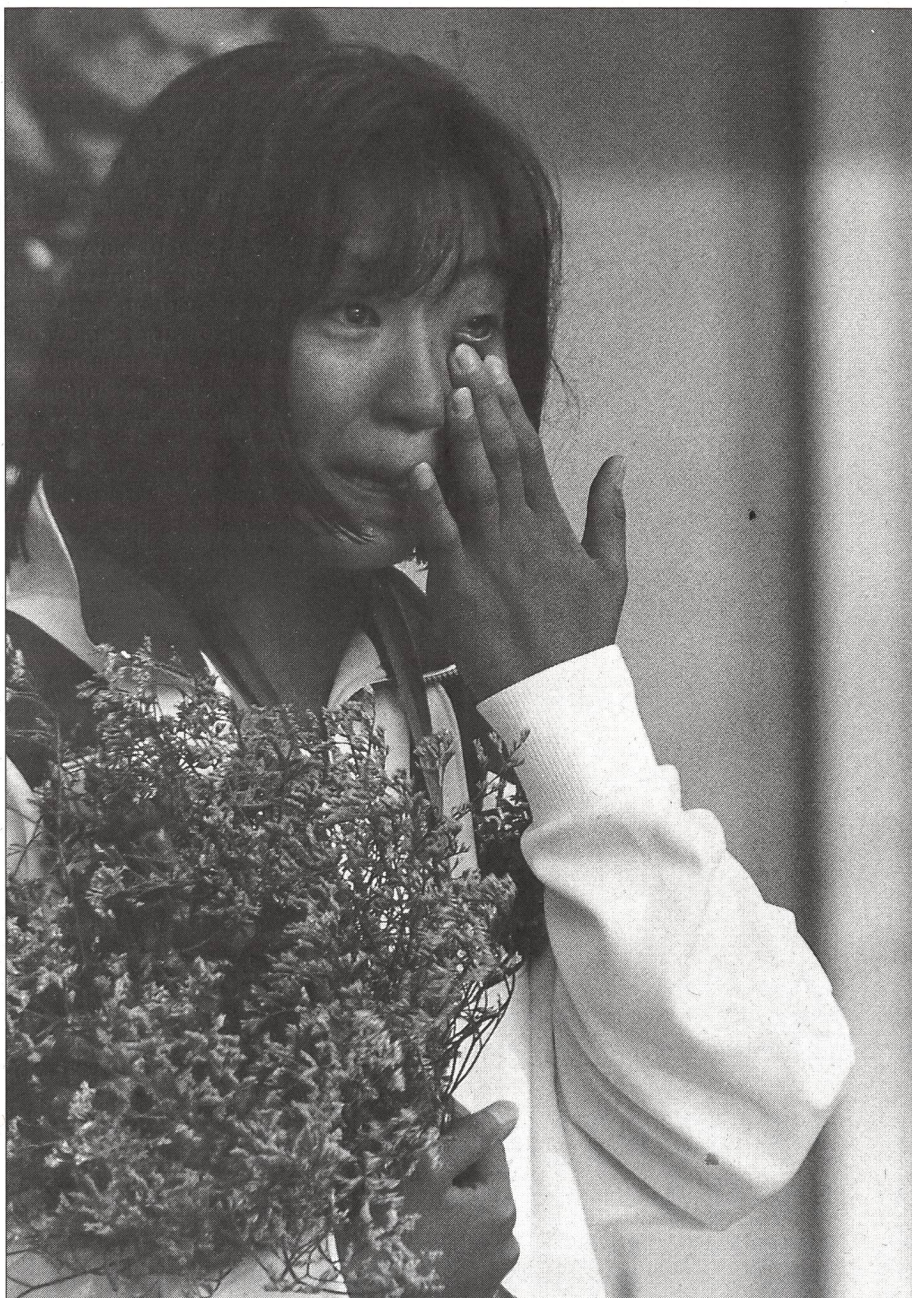
Et nous voilà parvenus aux premiers flonflons de l'hymne national. Sur ce point, je dois avouer ne pas m'y retrouver et avoir réagi de façon tout à fait irrationnelle, trouvant la cérémonie proto-

colaire totalement aberrante pour les fillettes de la gymnastique âgées d'à peine 14 ans, alors que je l'admettais pour la championne du 400 m par exemple.

J'éprouvai même un certain plaisir à suivre son tour d'honneur, dans ce cas drapeau du pays brandi à bout de bras! Pourtant, chaque fois que je le pus, j'évitai d'être présent à ces cérémonies. Je savais qui avait gagné et je partais avant. Mais je ne pus éviter l'une d'elles servie, un soir, dans le cadre d'un résumé télévisé. Il s'agissait de voile. Il y avait peu de monde mais, en contrepartie, le roi d'Espagne! Après avoir reçu leurs médailles, les deux jeunes femmes espagnoles, qui l'avaient emporté, s'avancèrent vers leur monarque et ce dernier les embrassa. Le geste me parut d'autant plus sympathique et touchant qu'il n'avait pas été prévu par le protocole!

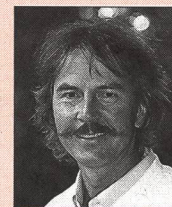
*

Un mot encore en ce qui concerne le geste «mains contre mains» qui a tendance à s'implanter, dans certains sports (en badminton par exemple), à la fin d'une partie. Je me demandais qu'elle signification il pouvait bien avoir si, en se touchant les doigts par-dessus le filet, les joueurs ne se regardaient même pas? Je fus beaucoup



Kyoko Iwasaki, championne olympique du 200 m brasse.

L'avenir de la natation de haut niveau en Suisse!



De nombreux jeunes athlètes continueront à s'adonner à la natation après Barcelone. Mais il s'agit maintenant de savoir si, en

Suisse, nous tenons à rassembler nos forces pour créer et mettre en œuvre des modèles audacieux et innovateurs, qui permettraient à nos jeunes talents de se consacrer pendant un certain laps de temps de manière professionnelle à leur sport. Les Etats-Unis ont introduit un système de primes qui récompensent les performances de niveau international; l'équipe nationale hongroise vit ensemble et voyage d'un bout à l'autre de la planète, telle une tribu itinérante; les Finlandais obtiennent des médailles et sont régulièrement présents dans les finales A. La Fédération suisse, en procédant à une analyse des différents modèles possibles, devrait être capable de dégager des solutions à même de faciliter l'émergence, en natation, d'un «miracle national». (Peter Wüthrich)



Hasiba Boulmerka vient de remporter la finale du 1500 mètres; l'émotion est grande: «Vous avez vu, je suis femme, Algérienne, et j'ai gagné!...»

plus ému par l'attitude des judokas: généralement, au terme d'un combat, ils s'embrassaient avec chaleur, mais sans fausses effusions, confirmant, ainsi, que l'agressivité dont ils venaient de faire preuve n'avait été qu'un «jeu»!

*

Spectateur, j'ai vu beaucoup de choses; j'ai vécu des moments inoubliables dans le brouhaha assourdissant des salles aussi bien que dans l'atmosphère surchauffée du stade: j'ai applaudi, j'ai sifflé, j'ai pris parti, j'ai été dégoûté par le manque de fair play du public, je me suis réjoui lorsqu'il se montrait connaisseur; je me suis ennuyé aussi, mais je suis malgré tout retourné au spectacle, chaque fois dans l'espoir qu'il serait passionnant, enthousiasmant, meilleur...

Au milieu de tout cela, une multitude de questions me venaient à l'esprit. Elles

Objectivité

Par bien des aspects, ces «Jeux de la XXVe Olimpiada» furent un événement impressionnant. Et la perception que l'on pouvait en avoir sur place n'avait rien de commun avec l'atmosphère suggérée par les médias, constamment prêts à critiquer les performances – surtout celles des compatriotes –, les conditions dans lesquelles se déroulaient les compétitions et l'ambiance des Jeux en général. (Urs Baumgartner)

tombaient de partout. Tout m'interpellait. Elles me secouaient. Elles ébranlaient mon statut de spectateur. Elles cherchaient à me rappeler, justement, que je n'étais pas qu'un simple spectateur!...

Le maître de sport...

J'étais aussi... un maître de sport par exemple... En tant que tel, j'aurais dû être ravi par tant de maîtrise, de perfection et de volonté. Il m'arriva, effectivement, de ne pouvoir retenir un cri d'admiration. Tout particulièrement lorsque, dans le cadre d'une partie, une action totalement imprévisible pour moi – un amorti de la balle, un tir au panier, une passe – réussissait à la perfection; où lors de certaines prises exécutées pour la première fois à la barre fixe après un saut périlleux au-dessus de celle-ci. Mais je réalisai bien vite que, dès la fois suivante, tous les autres devaient avoir appris les nouveautés s'ils tenaient à rester de la partie, le processus de sélection, invisible mais impitoyable, appliqué dans ce milieu tendant à éliminer tous ceux qui ne parvenaient pas à suivre l'évolution ascendante des difficultés. J'eus alors une pensée pour l'entraîneur des gymnastes suisses œuvrant à Macolin: lui aussi n'a pas d'autre choix que d'essayer de suivre le mouvement... Je réalisai la chance que j'avais de ne pas être moi-même entraîneur. Pourtant, à d'autres moments, j'aurais assez aimé avoir pu former certains beaux et grands vainqueurs. Et les idées à nouveau se mettaient à trotter dans ma tête: «Si j'avais été l'entraîneur de celui-là, je m'y serais pris autrement et nous aurions gagné...» Comment n'aurais-je pas pensé, à ce moment, à Jean-Pierre Egger, pour qui je nourris une grande admiration, à Werner Günthör et à sa 4e place? Ce faisant, j'eus un peu honte de croire que je savais tout mieux que les autres. Lorsque je vis la force, la vitesse, l'ingéniosité et la précision qui présidaient à l'évolution de ces pur-sang que sont les volleyeurs, je fus bien obligé d'admettre que seul un environnement professionnel hautement spécialisé était susceptible de les faire atteindre un niveau aussi élevé... Cette constatation m'incita à céder du terrain: en effet, les tâches qui me sont dévolues en tant qu'enseignant sont d'un tout autre ordre. Me voilà donc revenu, en pensée, sur mon terrain de prédilection, terrain sur lequel je me sens à l'aise parce que je le connais bien: objectifs à atteindre par l'enseignement du sport à l'école, dans le cadre de Jeunesse+Sport et dans celui des sociétés sportives, responsabilité dans l'initiation des enfants aux diverses pratiques sportives et dans l'entraînement qui y fait suite, prise en compte totale des responsabilités qui accompagnent ma tâche, qui est de former des moniteurs J+S capables de faire découvrir sous son meilleur jour le sport à des enfants. De toute évidence, tout cela était bien loin de ce qui m'était présenté ici, à Barcelone. A cet instant même,



Werner Günthör au cœur du drame: la photo parle mieux que les mots...

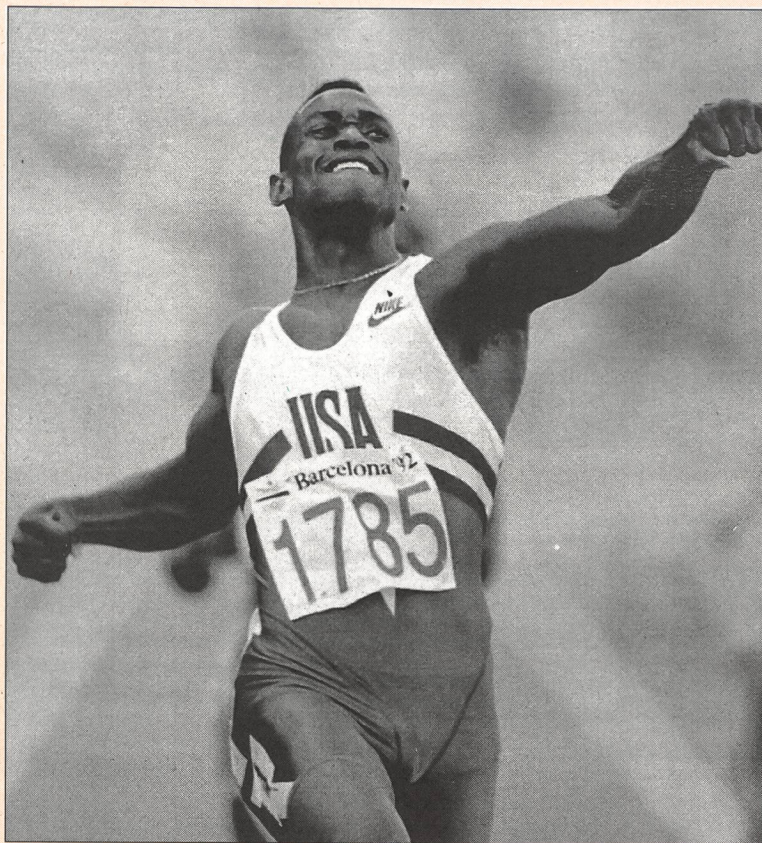
L'athlétisme vu d'«en haut»

Bien que plus skieur qu'athlète à l'heure actuelle, j'ai eu l'occasion de pratiquer, en son temps, ce sport roi des Jeux olympiques qu'est l'athlétisme. D'où mes réflexions nées quelque part au haut des tribunes.

Barcelone croyait pouvoir organiser les JO en 1936 déjà. Mais la grande métropole catalane a alors dû céder le pas à Berlin. Elargi, agrandi, embelli, le stade reconstruit a juste conservé, de l'ancien, ce qu'il fallait (la majestueuse porte du marathon) pour le souvenir. Le cadre qu'il offre au spectacle, à celui de l'athlétisme notamment, est idéal et stimulant pour les acteurs, même lorsque les spectateurs y sont un peu trop «chauvins». Il n'est pas impossible que cet élément ait favorisé l'amélioration des trois records du monde de ces Jeux: celui du 400 m haies par Kevin Young (USA) en 46"78, celui du 4 fois 100 m et celui du 4 fois 400 m par les Américains également, en 37"40 et en 2'55"74. «Glorieuse incertitude du sport», Werner Günthör et Sergeï Bubka, les deux vedettes du poids et de la perche, sont sortis par la petite porte...

L'échec du premier, enregistré d'entrée de jeu, a un peu eu le même effet, sur les autres Suisses, que la descente manquée des skieurs sur les participants helvétiques aux Jeux d'Albertville. Toutes et tous sont restés en deçà de leur meilleur niveau, même Beat Gähwiler (7676 points), dans un décathlon sans éclat. Certes, l'absence d'Anita Protti (400 m haies) et la défection de Julie Baumann (100 m haies) n'ont rien arrangé. L'athlétisme suisse est bien terne en ce moment et il y a beaucoup à faire pour redresser la barre.

Cette situation ne m'a pourtant pas empêché de connaître de grands moments d'émotion au stade de Montjuïc, avec un point culminant lors



Kevin Young (USA): un fabuleux record sur 400 m haies!

du 1500 m réservé aux fauteuils roulants. Le Suisse Franz Niedlisbach y a obtenu la médaille d'argent alors que Jean-Marc Berset, un de mes anciens élèves, y prenait une belle mais frustrante 4e place. Ce n'est que justice que ces athlètes – car ce sont des athlètes – soient intégrés, même si ce n'est que par le biais d'une seule discipline, aux Jeux «ordinaires». (Jean-Pierre Sudan)

dans cette salle de volleyball, je fus pris d'une sorte de frayeur: au milieu de ce public en effervescence, je réalisais que la déroutante tactique du service et que l'incroyable puissance des smashes étaient loin, très loin d'être à la portée de tous...

*

Comme cela m'arrive souvent après un temps de doute, la notion de relativité des choses parvint, cette fois encore, à refaire surface dans mon esprit: même au niveau des débutants, le volleyball est un jeu passionnant. Il vaut donc la peine de le découvrir, de s'y exercer, de le pratiquer. D'ailleurs, même à l'échelon le plus bas, on sait y faire preuve de maîtrise déjà et l'on se sent le besoin de rencontrer un adversaire de même force que l'on va essayer de vaincre. L'idée de base du jeu reste toujours la même: garder le ballon en l'air dans son propre camp et le faire toucher le sol dans le camp adverse. Si, en tant que maître, je parviens à mettre cet

objectif en accord avec des règles adaptées à mes élèves, alors nous jouons au volleyball. La différence entre les capacités des meilleurs et celles de la base est énorme, c'est vrai, mais elle est minime en ce qui concerne le plaisir et le comportement. Au contraire, dans les réactions aux bonnes et aux mauvaises actions des coéquipiers, aux décisions de l'arbitre, la similitude est telle que je me demande s'il est réellement possible d'apprendre encore quelque chose de plus sur ce point.

*

Saisir l'idée directrice de chaque discipline sportive et la relier, par le biais de formules et de règles bien adaptées, aux enfants et aux débutants, tel est le défi posé actuellement par le mouvement Jeunesse+Sport.

Même plaisir relatif? Certes, mais conséquences d'un autre ordre, pour la vie des pratiquants, selon qu'il y a victoire ou défaite...

La Catalogne

Au départ, l'importance donnée à la langue catalane ainsi qu'aux différents symboles résultait d'un compromis entre le CIO, la municipalité de Barcelone, la «Generalitat de Catalunya» et le Gouvernement central espagnol. Pourtant, les socialistes au pouvoir à Barcelone et à Madrid se sont laissé surprendre par une véritable poussée de fièvre nationaliste catalane. La ville a été littéralement noyée sous des flots rouge et or, les couleurs du drapeau catalan: les «senyaras» masquaient les façades, étaient accrochées à toutes les fenêtres et balcons, leur omniprésence n'étant contestée que par quelques rares bannières olympiques ou drapeaux de la CEE. Les Catalans se sentent avant tout catalans, puis européens, et seulement en troisième lieu espagnols. (Urs Baumgartner)

Le fonctionnaire fédéral «chargé de promouvoir le sport»...

Le virage est difficile à prendre. Pour être objectif, je devrais pouvoir me vider de mes réserves émotionnelles. Ainsi, je serais en mesure de réfléchir froidement et objectivement. Mais, au Palais des sports de Sant Jordi, je suis assis au beau milieu de supporters fanatiques et bruyants. Malgré mes efforts, je ne puis faire abstraction de cet environnement. Que puis-je promouvoir, ainsi placé entre des Suédois heureux de voir leur équipe de handball accéder aux demi-finales, et des représentants de la CEI bien décidés à faire en sorte que ce soit leur fête? Ma tâche pourrait-elle être, par exemple, de favoriser l'ascension d'une équipe suisse au tournoi par des mesures d'Etat? Sans doute, si nos joueurs avaient été là, je les aurais encouragés et applaudis... Pourtant, en voyant les visages bariolés des Suédois, quelque chose me dérangeait... (d'ailleurs, avec ma barbe...). Je réalisais que, dans tous les cas, j'aurais dû rester objectif, que les Suédois avaient perdu malgré leurs supporters, qu'ils avaient fait preuve du plus mauvais esprit, qu'ils avaient insulté l'arbitre, que j'avais finalement pris parti pour la CEI... par dépit...

Je m'en suis alors voulu d'avoir été dépité et d'avoir pris parti, tout en me demandant si une telle réaction ne faisait pas partie intégrante, somme toute, du sport de haut niveau...

*

Pour parvenir à gagner dans ces conditions, les joueurs de la CEI ont sans doute dû être soumis à une préparation psychique intense. Les Polonais, eux, ont échoué, contrairement à Rosset, le tennisman suisse, droit comme un «i» des heures durant sous la chaleur torride, sous les sifflets et les insultes d'un public espagnol hargneux et injuste. Mais comment s'est-il préparé celui-là? Je ne l'ai jamais vu à Macolin. Dispose-t-il, en fait, d'une carte de sportif d'élite du CNSE? Et si c'était le cas, à quoi lui servirait-elle? N'a-t-il pas finalement réussi à se fabriquer sa médaille d'or tout seul? Sous l'ondulation des drapeaux suisses et entre les accords de l'hymne national, j'étais peu à mon aise...

*

Le sportif de haut niveau: une sorte d'«entrepreneur privé»! Voilà une idée qui rassure. A chacun ses responsabilités, à chacun ses affaires...

Je dois pourtant bien me rendre à l'évidence que, en raisonnant de la sorte, je n'avance pas plus que mon train, immobilisé pour longtemps, à Portbou, sur le chemin du retour. Dans



Groupe de fans suisses au milieu de la meute espagnole au tennis.

la réalisation d'une entreprise, quel qu'un doit bien endosser la responsabilité de l'«ensemble»... Me voilà le dos au mur!

Il m'est en effet impossible, dans mon cas, de «partager» la responsabilité de l'«ensemble», le sport d'élite se développant pour une bonne part en marge

Public de football olympique



Samedi 8 août, 19 heures, stade du Nou Camp. Nous sommes à une heure du coup d'envoi de la finale du tournoi olympique de football entre les équipes d'Espagne et de Pologne. Dans l'attente d'une partie intéressante, je me rends à ma place et observe avec intérêt mes voisins: à droite, un petit groupe de supporters polonais; à gauche, toujours plus d'Espagnols! De toute évidence, ces gens ne sont ici que dans l'espoir de voir triompher leur équipe. Bref, le public

habituel des rencontres importantes! Pourtant, entre ces deux groupes, on peut distinguer un certain nombre de spectateurs particuliers. La coulisse qu'ils composent est plutôt étonnante pour un match de football...

Voici une famille américaine: pour papa, maman et les enfants, c'est une découverte. On suit un peu l'évolution du ballon, mais on est surtout occupé à se photographier et à se filmer mutuellement. C'est sans doute par les cris de joie du public qu'on a compris que les Espagnols avaient gagné... Voilà un Ghanéen. Il a peine à trouver son siège. Il y a pourtant 10 mois qu'il avait réservé son billet, par l'intermédiaire d'une agence de voyages spécialisée. Passionné de football, son rêve était de voir une fois un match à Nou Camp, le stade mondialement connu du prestigieux FC Barcelone. A part cela, la compétition proprement dite ne l'intéresse guère! Il fut même totalement étonné en découvrant, lors de la remise des médailles, que l'équipe du Ghana avait obtenu la médaille de bronze, et qu'elle avait manqué d'un rien d'accéder à la finale! Un peu plus loin, deux Français! Ils auraient préféré assister à la soirée d'athlétisme. Malheureusement, il n'y avait plus de billets...

Au dernier moment, trois Allemands viennent se placer derrière moi. Ils avaient des places pour la finale de handball, mais ils ont préféré troquer leurs billets après l'élimination de l'Allemagne. Ils ont ainsi fait le bonheur de trois Suédois qui, eux, ne s'intéressaient pas au football! Décidément, les JO sont irremplaçables... (Hansruedi Hasler)

des lois qui régissent ma «partie». Et puis, d'une part les ministres des sports européens ont signé des conventions pour lutter contre le dopage et la violence dans les stades mais, en même temps, ils émettent des décrets en faveur du sport d'élite, dont les dimensions toujours plus gigantesques leur échappent en bonne partie, aussi bien en ce qui concerne la mise en place des infrastructures que la circulation de l'argent et des personnes.

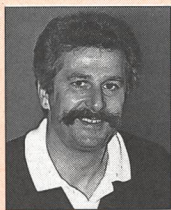
Dans la plupart des sports, un investissement toujours plus grand est nécessaire pour obtenir une amélioration toujours plus petite de la performance. Et beaucoup pensent qu'en investissant davantage encore, on pourrait obtenir l'infime «avancée» qui permettrait de se porter en tête. Par contre, même si l'attente est toujours plus large et les investissements toujours plus massifs, le nombre des médailles distribuées, lui, reste constant.

En gymnastique artistique par exemple, tous les 4 ans, les Suisses doivent multiplier leurs efforts par deux pour se maintenir entre les 11e et 15e rangs de la hiérarchie mondiale. Or l'arrivée des nouveaux Etats de la CEI menace de les bousculer vers l'arrière... Que devront-ils faire pour ne pas «couler» définitivement?

*

Citius, altius, fortius veut aussi dire «plus cher», plus de croissance dans tous les secteurs...

Les Suisses régatent sous la voile!



Depuis plus de deux ans, les Suisses ont peaufiné leur préparation, notamment à El Masnou, près de Barcelone, où ils ont organisé, tout au long de l'année, de nombreux camps d'entraînement, ayant ainsi la possibilité de se familiariser avec le plan d'eau olympique. Une attention particulière a été accordée, pendant ce temps, à la préparation mentale. On a même engagé un Américain à cet effet: Jim Young. L'USY était ainsi convaincue de ne pas avoir laissé la moindre part au hasard. Et elle a formulé ses objectifs en conséquence: classer tous les bateaux dans la première moitié du classement et décrocher un diplôme olympique dans l'une ou l'autre des catégories.

Avec la plus forte délégation jamais envoyée à des Jeux – 17 athlètes, dont une femme, et leurs accompagnateurs – les membres de l'Union suisse de yachting formaient le troisième plus gros contingent de la délégation olympique helvétique à Barcelone. Elle était représentée, de la sorte, dans 6 des 8 catégories en compétition. Les objectifs fixés ont été atteints. Il s'en est fallu de peu qu'Otmar Müller von Blumencron n'obtienne la médaille de bronze en Finn. Les frères Jan et Piet Eckert ont fini huitièmes en Flying Dutchman, obtenant un second diplôme olympique. Par contre, les résultats en Star et en 470 peuvent être qualifiés de décevants.

Les compétitions ont permis de se rendre compte à quel point le niveau général des concurrents était élevé et homogène. Il est certain que celui qui ne pratique pas la voile dès son plus jeune âge n'a aucune chance de s'imposer face à une concurrence d'une telle qualité. En sus d'une bonne préparation physique et psychique, et d'un matériel ultraperformant, l'expérience constitue, en régate, un des éléments essentiels du succès, car c'est elle qui, souvent, permet de forcer la chance et de faire, ainsi, la décision. La voile est devenue une branche J+S en 1989. Grâce aux cours J+S, les jeunes peuvent bénéficier, dès l'âge de 14 ans (voire 10 ou 12 dans certains cantons) d'une formation de base de qualité. (Bruno Tschanz)

Je suis bien conscient que, après Albertville et Barcelone, en Suisse, on se soucie moins de philosophie que de fi-

nances et de politique du sport. Quant au CIO, lui, il n'a pas encore de questions sans réponse à se poser. Aussi



longtemps que ses grands «Jeux» baigneront dans les affaires, la spirale va poursuivre son ascension. Si je suis allé à Barcelone, c'était pour être à nouveau «de la partie». J'en reviens avec des sentiments mélangés et diffus. Où se situe la Suisse? Loin des médailles, c'est sûr, mais à un bon niveau de performance pourtant. Est-elle encore en mesure d'organiser de grandes manifestations sportives? Après avoir vu Barcelone, ses installations, ses stades grandioses, je suis content que l'on ne nous ait pas attribué l'organisation des championnats du monde du football...

*

Et les structures qui servent de base à notre sport de haut niveau: sont-elles réellement surannées? Les discussions ont commencé et elles ne tarissent plus à ce sujet, apportant beaucoup d'idées intelligentes et d'autres, utopiques. Le sport suisse de compétition a sans doute besoin d'une gestion plus professionnelle, mais ce n'est pas l'Etat qui peut la lui donner...

Sans doute, ceci ne répond pas encore aux questions de savoir où puiser

l'argent, comment l'utiliser et dans quel but? Pour plus de médailles? Mais à quoi et à qui servent-elles au juste? Certes, on se réjouit de les avoir; moi aussi! Mais qu'est-ce qui déclenche tant d'animosité et de déception lorsqu'elles nous échappent? Le fait qu'on les ait trop attendues? Mais qu'est-ce qui nous donne le droit de les attendre? Avons-nous, en tant que Suisses, un droit particulier à obtenir des médailles? Le sentiment de grandeur d'une nation dépend-il des médailles qu'elle obtient? Que dire encore? Suis-je à bout de souffle? Ai-je vieilli à ce point? Lorsque je lis la presse, lorsque j'écoute la radio et quand je regarde la télévision, l'unanimité semble régner: il est absolument nécessaire de faire «quelque chose» pour que, la prochaine fois...

*

En dépit de toutes les contradictions qui les caractérisent, les Jeux olympiques mobilisent le monde entier et il n'est pas question que la Suisse les ignore. De toute façon, les fédérations pratiquent leur sport jusqu'au plus haut niveau, et c'est là que se situent les JO!

Le problème crucial concerne donc la promotion du sport d'élite en Suisse, sport d'élite dont les Jeux olympiques sont un volet. Au plus haut niveau, la pratique sportive coûte cher. Celle ou celui qui arrivent à ces sommets sont tenus de trouver de l'argent, et ceux qui donnent cet argent doivent dire clairement ce qu'ils attendent en retour. Mais intégrer une médaille olympique dans les comptes, c'est s'acheminer à coup sûr au-devant de la désillusion. D'abord, l'obligation de décrocher une médaille va à l'encontre de l'aspect ludique du sport et d'une analyse lucide de la situation. A Barcelone, le seul Suisse à en avoir enlevé une n'en avait cure à l'origine. La victoire, s'il l'obtenait, ne lui rapporterait pas le moindre point susceptible d'améliorer son rang dans la liste des meilleurs joueurs mondiaux...

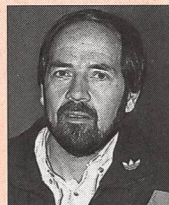
*

En Suisse, on s'adonne au sport d'élite selon son temps, ses possibilités et son bon vouloir. «On», ce sont aussi bien les pratiquants que leur environnement: parents, écoles, patrons, sponsors, entraîneurs, clubs, fédérations,



Susi Susanti (Indonésie), médaillée d'or!

Les caprices du volant



Les rencontres de badminton se sont déroulées sur trois surfaces adjacentes d'une salle climatisée. Contrairement à celles de qualification, les finales se sont disputées devant des gradins combles, ce qui n'est pas resté sans incidence, chez les femmes notamment, sur le déroulement des parties, celle qui opposait, par exemple, l'Indonésienne Susanti (première joueuse mondiale), à la Coréenne Bang (4e). Susanti perdit le premier set de manière fort étonnante, laissant tomber de très nombreux volants qu'elle jugeait visiblement sortis de la surface de jeu, alors qu'ils étaient tous dedans. Il n'y a qu'une explication possible à cet étrange phénomène: la finale se jouait à une heure tardive et, en raison de la foule, il faisait plus chaud, également, que lors des éliminatoires, ce qui contribuait à influencer la trajectoire des volants. Après avoir pris conscience de ce nouvel élément et s'y être adaptée, Susanti renversait la situation et gagnait les 2e et 3e sets par 11:5 et 11:3. Elle devenait ainsi la première médaillée olympique en badminton, félicitée par M. Samaranch en personne.

La consommation de volants, au niveau «olympique» de la compétition de badminton, serait un vrai cauchemar pour un caissier de club. Il est indispensable, en effet, de les changer en moyenne tous les 2 à 3 points. Cela s'explique en partie par l'usure, en partie par des considérations d'ordre tactique: le joueur cherche à obtenir un temps mort, mène une véritable «guerre des nerfs», tente de casser le rythme de l'adversaire après deux ou plusieurs points perdus, etc. Les arbitres répondent sans doute trop rapidement au désir des joueurs. Toutefois, il est très difficile de juger si un volant est vraiment abîmé ou si le joueur use d'une tactique visant à déstabiliser l'adversaire. (Ernst Banzer)

Aide sportive, CNSE, ASS, COS, Ecole de sport de Macolin...

Dans son fonctionnement, cette chaîne peut sans doute être améliorée, de même que la qualité des anneaux qui la composent. Je suis prêt, pour ma part, à apporter ma contribution à cette entreprise. Quant à savoir si, sous quelle forme que ce soit, la Confédération doit y investir l'argent des contribuables en plus forte quantité que jusqu'à présent dans le but d'améliorer les conditions qui permettraient d'amener les sportifs ne serait-ce que jusqu'au seuil où s'élaboreraient les «projets individuels et personnalisés de haut niveau», c'est une autre affaire.

Le sport d'élite se situe actuellement dans le cadre d'une entreprise commerciale. Il est donc devenu une profession limitée dans le temps. L'Etat y a-t-il un rôle à jouer? C'est à voir...

Conclusion

Je ne regrette pas d'être allé à Barcelone. J'ai aimé les Catalans. Ils sont ouverts, aimables, serviables. Ils ont fait du bon travail. J'ai retrouvé une ville riche par ses monuments, ses musées,

ses théâtres. La tentative de rapprocher, dans le cadre de la cérémonie d'ouverture, la dramaturgie, le folklore et le sport a réussi.

La tradition des Jeux olympiques a été respectée. Mais je doute malgré tout qu'elle ait contribué à élever vraiment le niveau culturel du sport. Par contre, je considère comme un exploit d'avoir pu réunir en un même lieu les représentants de 170 pays de la planète pour faire du sport «ensemble», dans le respect de règles «communes». Cette réalité a éveillé en moi l'espoir que des possibilités d'entente entre les peuples existent bel et bien. Cela, sans doute, n'a pas empêché que l'on retrouve parfois, chez certains sportifs, chez pas mal de spectateurs aussi, l'ennemi en puissance plutôt que l'adversaire loyal...

*

Le sport a pour condition impérative la volonté de participer ensemble à des luttes non violentes. Ce fut généralement le cas à Barcelone. Le public lui-même a le plus souvent contribué à cette réussite en applaudissant à tout rompre les actions de génie, et en applaudissant «quand même» les autres,

quelle qu'ait été l'origine de leurs auteurs.

Mais, sous la pression de l'enjeu, l'enthousiasme a parfois fait place à une sorte d'hystérie collective. A ces moments-là, oui, j'ai tremblé! Pour leur part, en dramatisant à l'extrême victoires et défaites, les médias favorisent cette évolution. On assiste alors à quelque chose qui est le contraire de la culture, une majorité s'élevant en consommateurs égoïstes plutôt que responsables du bien commun.

Cela dit, moi-même, est-ce que je participe activement, comme je le devrais, à l'évolution positive des Jeux olympiques? Est-ce que je ne me contente pas de consommer comme tant d'autres tout en critiquant? Sur ce point, j'avoue ne pas être très sûr de moi!...

*

Malgré ce nouveau doute, je continuerai à faire ce que je peux pour promouvoir le sport. Le bon sport! Notamment lorsque c'est l'individu qui est concerné et qu'il a une chance de retirer, de sa pratique, de quoi enrichir considérablement son aventure intérieure et le sens de sa vie... ■



La fête est finie. Un brin de nostalgie s'installe déjà sous les drapeaux olympiques.